

Direction Fjering, direction le bas de la carte.

Longues, longues ont été les heures de route, les kilomètres avalés, l'ennui avec l'incertitude d'en voir jamais le bout, la peur de ne pas y arriver, la boule dans le ventre qui finit par vous faire vriller la tête, l'envie enfin de tout arrêter, d'envoyer tout balader, de laisser tomber, allez, stop, rideau, basta, que vous finissez par le croire qu'il faut vraiment tout arrêter, par en être persuadé, au point que le break se gare sur le bord de la route, que vous descendez pour griller une cigarette, avec le chien qui court la truffe à raz de terre, que vous vous retrouvez adossé à la carrosserie, au milieu d'un pays qui n'est pas le vôtre, et la cigarette qui n'est plus qu'un bout de cendre et vous brûle les doigts, le chien qui est remonté sur le fauteuil passager, et vous qui le regardez, lui qui ne comprend pas vraiment pourquoi on ne repart pas, vous qui écrasez le mégot avec le pied, qui refermez la portière et enclenchez le démarreur, car finalement elle est là, et bien là, la détermination à continuer, parce que vous connaissez votre but, parce qu'il est hors de question de faire demi-tour, d'abandonner, parce que l'objectif est devenu votre existence, le sens, pas autre chose, juste le sens et que sans lui tout se perd, tout se délite, sans lui l'espace devient une incompréhensible et gigantesque sphère de métal qui résonne de son indescriptible vide, que ce n'est pas le chemin qui importe mais l'arrivée, alors vous redémarrez, vous savez que vous allez en chier des ronds de chapeau, que vous allez vous

retrouver à hurler à cause de cette putain de roue qui a crevé, de cette pluie de boue qui vous empêche de voir à travers le pare-brise, de cette ornière dans laquelle vous vous êtes enfoncé, de ces heures de bitume avec l'aiguille d'essence dans le rouge depuis déjà trop longtemps, à gueuler contre les chats, les blaireaux, les cochons, les chevreuils, toute cette délirante faune qui n'a d'autre idée que de se jeter sous votre passage, invraisemblable bêtise animale qui n'a toujours pas compris qu'une bagnole serait toujours plus costaud que ses entrailles, et que le renard explosé sur le pare-choc aurait dû rester planqué dans le fossé plutôt que de surgir tout à coup, juste au moment où vous passez, juste attendre ne serait-ce que deux secondes de plus, parce que sur cette route vous êtes seul depuis des heures, qu'il n'y a personne dans le rétro, que la seule chose que vous y voyez c'est le nuage de poussière ou le brouillard de flotte, ou alors ces convois de camions apparus soudain, ces caravanes de containers, semi-remorques, trente-cinq tonnes, à la file indienne, tellement serrés les uns après les autres qu'il est impossible de les doubler, que vous vous sentez enfermé entre deux caisses d'acier, sans échappatoire, avec le paysage réduit au cul du transporteur qui vous précède, des heures à relire sa plaque minéralogique, ses panneaux de mise en garde contre les produits chimiques, radioactifs, ou les *ouvrir avec précaution, espace confiné*, à entrapercevoir sur les côtés quelques aires de parking que vous n'avez pas vu arriver et que vous dépassez sans pouvoir vous y arrêter, juste pour boire, parce que ce putain de convois ne stoppe jamais, ou alors disparaît d'un coup dans les côtes, les lacés, les épingles à cheveux que vous franchissez en seconde, les routes à flan de montagne, et le vertige, cramponné au volant, les mains moites et le sentiment que vous allez y passer une bonne fois pour toute, car, même si Kornakov est un génie et a transformé le break en tank, il n'en reste pas moins que son poids vous fait craindre dans les pentes abruptes de repartir en arrière ou, à l'inverse, d'être emporté dans la descente, de voir les freins

lâcher, le break décoller à la sortie d'un virage, dessiner une formidable parabole, et s'écraser au fond d'un ravin, au milieu d'un champ, aplati sous son propre poids, devenu galette de ferraille et de tripes, mais qu'en fait, non, rien, cela n'arrive pas, et n'arrivera pas, parce que Kornakov est un génie et que vous ne regrettez pas la liasse de billet que vous lui avez fourré dans les pognes en sortant de son garage, et que le break est bien une mule, un buffle, un cheval de trait, qu'il n'y a aucun risque qu'il tombe en panne, qu'il parte en morceaux, qu'il se disloque malgré les aléas de la route, et que pour lui, dans sa progression mécanique, son obstination de bielles et de pistons, son entêtement machinal, les virages cachaient peut-être l'arrivée, mais la route était directe, que ce qui pour lui, pour vous, importait ce n'était pas le chemin mais le but.

Combien de kilomètres ? Pousser encore plus loin. S'approcher des limites, atteindre les marches.

Et je suis arrivé en bas de la carte, à la frontière, là où la feuille s'arrête avec les routes tranchées net, le paysage coupé. J'ai craint un instant que cela allait être la même chose dans la réalité, que soudain le paysage allait lui aussi basculer sur un grand espace blanc ou tout simplement vide, mais non, rien de tout cela non plus, pas plus de chute que de panne, pas plus de fin que de vol plané, non juste la route qui se poursuit.

Alors la carte, je l'ai mise en boule et jetée par la fenêtre en traversant un village vite oublié.

*Fjering apparaîtra sur la route quand elle le voudra bien.*

Je ne savais pas que Fjering était plus proche que je ne l'imaginai, mais que la cité espérée allait encore se faire attendre.

Auparavant, le break, le chien, MONSIEUR et moi sommes arrivés au bout d'un quai, avec la mer, plaque molle et huileuse, en contre bas.

Il a bien fallu couper le moteur.